

RITA LAURA
SEGATO

LA
GUERRE
AUX
FEMMES

PAYOT

Rita Laura Segato est l'une des très grandes spécialistes actuelles des violences raciales et des violences de genre. Ses écrits ont inspiré la célèbre performance « *Un violador en tu camino* » (« Un violeur sur ton chemin »), du collectif féministe chilien Lastesis, qui s'est propagée en 2019 sur les réseaux sociaux du monde entier. Aboutissement de vingt-cinq ans de réflexion et d'engagement, *La Guerre aux femmes*, qui paraît aujourd'hui pour la première fois en France, est déjà un classique partout ailleurs. Segato s'attache à y décrire les violences systémiques faites aux femmes, à montrer qu'elles sont le terreau de toutes les autres formes de violence, et à dégager les conditions d'une politique au féminin.

RITA LAURA SEGATO
AUX ÉDITIONS PAYOT

La Guerre aux femmes
L'Édipe noir. Des nourrices et des mères
L'Écriture sur le corps des femmes assassinées de Ciudad Juarez.
Territoire, souveraineté, et crimes de second État

Rita Laura Segato

LA GUERRE AUX FEMMES

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Irma Velez et Alicia Rinaldy*

Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur :

payot-rivages.fr

TITRE ORIGINAL :

La guerra contra las mujeres

© Rita Laura Segato

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française et la présente édition

ISBN : 978-2-228-93041-3

NOTE DES TRADUCTRICES

La première édition de *La guerra contra las mujeres* est parue en 2016, sous *creative commons*, chez l'éditeur espagnol Traficantes de Sueños. La seconde édition, argentine, de ce livre, diffusée par Prometeo en 2018, comportait deux chapitres supplémentaires. C'est cette dernière que nous avons choisi de traduire dans son intégralité.

La Guerre aux femmes. Ce titre, choisi par l'autrice, resé-
mantise les nouvelles formes de guerre et leur relation aux
corps des femmes. Selon Segato, les corps des femmes et
des personnes féminisées ne sont plus des cibles ou des
trophées, mais le territoire de ces nouvelles formes de
guerre. Il ne s'agit plus de *partir* en guerre *contre* les
femmes, mais de faire la guerre *aux femmes*, en tant que
territoire, butin, et tribut de ces nouvelles guerres.

Pour traduire cet ouvrage, nous avons fait le choix, en
accord avec l'autrice, d'une écriture inclusive, bien que
celle-ci fût absente de l'original. Nous avons cependant
parfois simplifié la traduction inclusive tout en adhérant,
globalement, à cette modalité d'écriture. Un biais est
donc assumé là où clairement les criminels recensés sont
majoritairement des hommes, même si cela n'exclut pas
toujours la participation des femmes aux crimes orga-
nisés évoqués, afin que l'écriture reste fluide et allégée.

Chaque fois que nous avons complété les notes de l'au-
trice (*N.d.A*), nous les avons distinguées des nôtres (*N.d.T*).
Dans tous les autres cas non précisés, les notes sont

exclusivement de l'autrice. Nous avons également préservé une note originale de l'éditeur en langue espagnole (*N.d.É.*).

Nous nous sommes aussi efforcées de respecter le souffle d'une écriture exigeante, relativement oralisée, « en conversation », comme l'entend Rita Laura Segato, avec des phrases parfois longues, mais qui rendent à ses écrits leur rythme et leur cadence dans une volonté toujours expressive. Nous avons été également vigilantes à respecter les choix linguistiques de l'autrice, qui a toujours été disponible et réactive quand nous souhaitions des précisions sur ses intentions. Qu'elle soit ici remerciée pour sa générosité.

Cette nouvelle traduction vient enrichir la compréhension de ce que nous traversons collectivement en Europe, et de manière différée par rapport à l'Amérique latine, sur l'impact des nouvelles agressions faites aux femmes. Comme l'annonce Rita Segato dans ce livre, la mafialisation ou les menaces de collusions entre groupes au sein même de l'État ou de manière paraétatique sont très loin d'affecter la seule Amérique dite latine.

Cette traduction apporte une réponse claire à une situation mondialement et politiquement organisée. En France, certaines féministes condamnent « la culture du viol » là où Segato, elle, nous rappelle que le viol est avant tout le fruit d'« une politique patriarcale ». Cette politique du viol est structurellement édifiée, médiatiquement mise en spectacle et, par l'impunité et l'éducation, reconduite et renouvelée.

C'est pourquoi nos remerciements vont aussi et surtout aux Éditions Payot et à leur directeur littéraire, Christophe Guias, pour leur intérêt qui permet de diffuser une œuvre majeure de la pensée féministe latino-américaine décoloniale contemporaine.

Enfin, c'est à nos enfants respectifs que nous dédions cette traduction afin qu'ils explorent des masculinités et pédagogies de l'empathie autrement effectives que les pédagogies de la cruauté contemporaines.

Irma Velez et Alicia Rinaldy

Je dédie ce livre à mes étudiant·e·s et collaborateur·rice·s des derniers temps, avec qui j'ai pu rédiger ces pages, à l'aune de leur retour et généreuse compagnie : Aída Esther Bueno Sarduy, Paulina Alvarez, Marcelo Tadvall, Livia Vitenti, Elaine Moreira, Vincenzo Lauriola, Luciana Santos, Cesar Baldi, Luciana Oliveira, Larissa da Silva Araujo, Mariana Holanda, Daniela Gontijo, Wanderson Flor do Nascimento, Elisa Matos, Juliana Watson, Saúl Hernández, Aline Guedes, Irina Bacci, Priscila Godoy, Vanessa Rodrigues, Tarsila Flores, Nailah Veleci, Ariane Oliveira, Lourival de Carvalho, Douglas Fernandes, Larissa Vieira Patrocínio de Araújo, Paulo Victor Silva Pacheco et Alejandra Rocío del Bello Urrego. J'ai appris à leurs côtés et iels m'ont inspirée, motivée et nourrie d'espoir.

PRÉFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION

J'ai ajouté à cette deuxième édition deux nouveaux chapitres écrits entre 2017 et 2018. Le premier d'entre eux, « D'un féminisme antipunitif à un antipunitivisme féministe », conjugue le raisonnement antipunitiviste, que j'ai exposé lors d'une audience publique devant le Sénat de la Nation¹, et l'argument féministe qui identifie et dénonce les limites de la formation juridique. Le chapitre permet ainsi d'inclure dans l'ouvrage une réflexion critique sur les deux volontés dans le domaine du Droit – la punitiviste et l'antipunitiviste – de mettre fin au mal que produit le genre et à la violence qui en émane et qui se propage sur l'ensemble de notre continent.

Dans une première partie, le chapitre réagit à la tentative de nous faire porter, à nous les femmes, le fardeau et la responsabilité de justifier un projet gouvernemental au nom des violences sexuelles et des féminicides que nous subissons. L'objectif de ce projet est de généraliser l'emprisonnement pour les personnes pauvres et racisées dans de véritables camps de concentration. Résoudre la violence par la violence n'a jamais été une solution. La seule réponse possible se loge dans la compréhension de la racine du mal. Sans cette compréhension, il est impossible d'agir efficacement. Nous

1. Le Sénat de la nation argentine. (*N.d.T.*)

ne parviendrons pas à contrôler la véritable catastrophe qui nous accable autour de la question du genre, sans une analyse attentive et approfondie.

Le choix d'inclure, dans la deuxième partie du chapitre, ma réponse à l'article d'Eugenio Raúl Zaffaroni, publié dans le journal *Página 12* le 18 mai 2017 sur ce qu'il appelle « l'épidémie de féminicides », est lié au fait que le magistrat y fait preuve d'une surprenante superficialité à laquelle on se doit de répondre et corriger publiquement. Il convient de préciser ici que ce que le prestigieux juge s'aventure à formuler sur le féminicide est en total décalage avec la finesse et la sophistication qui le caractérisent lorsqu'il traite du caractère élitiste de la justice en matière de classe et de race¹. Quand il pense le féminicide, le crime sexuel et de genre, Zaffaroni reste empêtré dans le sens commun. En le critiquant, je trouve ainsi l'occasion de préciser désormais, non sans un certain agacement, mes positions sur le sujet. La dissension et la conversation tendue permettent une pensée plus lucide et exigent d'affiner notre vocabulaire.

Le chapitre 9, « En guise de conclusion : une grille de lecture de la violence de genre contemporaine », est aussi une nouveauté de cette deuxième édition. J'y révèle et agence l'ossature des catégories qui structure mon modèle analytique tel que je l'expose tout au long du livre. Ce court texte est un recueil des thèmes avec lesquels j'ai analysé la violence de genre ces vingt-cinq dernières années.

1. Voir, par exemple, ses ouvrages *En busca de las penas perdidas. Deslegitimación y dogmática jurídico-penal*, Bogotá, Temis, 1993 et *El enemigo en el Derecho Penal*, Buenos Aires, Ediar, 2006.

INTRODUCTION¹

Thème un : la question centrale du genre

C'est dans un véritable état de stupeur que j'écris cette présentation pour le recueil édité par Traficantes de Sueños, réunissant certains de mes textes et conférences de ces dix dernières années (2006-2016). Malgré ce que j'y affirme, les remaniements récents du pouvoir dans les Amériques ne cessent de me surprendre dans leur retour conservateur au contrefort d'un discours moral qui soutient leurs politiques antidémocratiques. En 2016 : Macri en Argentine², Temer au Brésil³, le

1. Je remercie Gustavo Augusto Gomes de Moura et Noemí Pérez Axilda pour la lecture attentive de cette introduction et pour les recommandations qui m'ont permis de l'améliorer.

2. L'élection de l'homme d'affaires Mauricio Macri en 2015 marque le retour de la droite en Argentine, après la présidence de Néstor Kirchner (2003-2007), puis les deux mandats (2007-2015) de Cristina Kirchner, son épouse, qui promeuvent « un modèle national-populaire avec inclusion » à contre-courant de l'orthodoxie libérale des années 1990. Voir Briones Claudia, « La question indienne en Argentine : entre le néolibéralisme, le national-populaire et le néo-développementisme », *Actuel Marx*, n° 56, 2014/2, p. 85-96. DOI : 10.3917/amx.056.0085. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2014-2-page-85.htm>. (N.d.T.)

3. En 2016, la destitution de la présidente Dilma Rousseff par un coup d'État institutionnel, prenant comme prétexte une manipulation comptable pour masquer la réalité du déficit budgétaire du

« Non » uribiste et corporatiste en Colombie¹, l'affaiblissement du pouvoir citoyen au Mexique² et Trump aux États-Unis finiront, par la pertinence de l'assaut familialiste et patriarcal de leur stratégie respective, par démontrer de manière irréfutable le pari interprétatif de ce livre qui donne une unité à l'argumentaire défendu au fil de ces pages. En effet, la pression effrénée partout sur le continent pour diaboliser et rendre condamnable ce qu'ils s'accordent à désigner comme « idéologie du genre³ », tout en mettant l'accent

pays, est le symbole de la contre-offensive des forces de la droite en Amérique latine. Elle débouche en 2018 sur l'élection du candidat d'extrême droite Jair Bolsonaro, ancien député de Rio de Janeiro et grand nostalgique de la dictature militaire. (N.d.T.)

1. Un référendum pour enclencher le processus de paix entre la guérilla des FARC et le gouvernement a lieu en octobre 2016. À la question « Soutenez-vous l'accord final d'achèvement du conflit et de construction d'une paix stable et durable ? », une petite majorité des Colombiens (50,21 %) a finalement répondu « non ». Les opposants se rassemblaient autour du Centre démocratique (*Centro Democrático*), parti de droite de l'ancien président Alvaro Uribe. (N.d.T.)

2. Le Congrès national indigène (CNI), créé il y a vingt ans dans la continuité de la rébellion zapatiste au Chiapas, a annoncé à la fin de l'année 2016 la candidature de Marichuy, une femme indigène, à l'élection présidentielle mexicaine de 2018. Soutenue par l'Armée zapatiste de libération nationale (EZNL), elle a été accusée de fragmenter les forces de gauche et de faire le jeu du gouvernement pour empêcher un changement de régime. (N.d.T.)

3. Pour une histoire éclairante sur la construction de la catégorie « idéologie de genre » [au Brésil], voir Maria das Dores Campos Machado, « "Ideologia de gênero" : Discurso cristão para desqualificar o debate acadêmico e os movimentos sociais », Conférence magistrale présentée au Congresso de la Associação Brasileira de História das Religiões – ABHR, Florianópolis, 2016. Elle y révèle, par exemple, que le concept devient public à travers le titre d'un livre de Jorge Scala, conservateur catholique argentin, publié en 2010 et traduit l'année suivante en portugais. (N.d.A.) [Voir Scala, Jorge, *La ideología del Género o el género como herramienta de poder*, Rosario, Ediciones Logos, 2010. En ligne : <https://juangabrielravasi.files.wordpress.com/2014/08/la-ideologc3ada-del-gc3a9nero-jorge-scala.pdf>. (N.d.T.)]

sur l'idéal familial comme sujet de droit à tout prix, transforme les porte-paroles du projet historique capitaliste en preuves de ce que je ne cesse d'affirmer : loin d'être résiduelle, minoritaire et marginale, la question du genre est la pierre angulaire et le centre de gravité de la structure de l'ensemble des pouvoirs. Le Brésil se présente comme le pays où l'importance du discours moral de la politique des propriétaires devient plus transparente encore. En effet, la destitution – *impeachment* – de la présidente élue s'est tenue au Congrès où la majorité des votes ont été prononcés publiquement « au nom de Dieu » ou « de Jésus » et pour le « bien de la famille ». En faisant de la diabolisation de l'« idéologie du genre » le fer de lance de leur discours, ce sont précisément nos adversaires dans cette histoire qui ont fini par démontrer la thèse centrale des pages de ce livre.

Je parle ici d'un « retour conservateur au discours moral » car force est de constater un repli par rapport au discours bourgeois de la période post-guerre froide, caractérisé par un « multiculturalisme anodin¹ ». Comme je l'ai défendu ailleurs, celui-ci a remplacé le discours antisystémique de la période politique précédente par un discours inclusif des Droits humains, datant de l'époque de la construction des « démocraties » latino-américaines post-dictatures². La question qui s'impose désormais est la suivante : pour quelle raison et à partir de quelles preuves les *think tanks* du

1. Homi K. Bhabha écrit dans « Cultural Diversity and Cultural Differences » (1988) : « Cultural diversity is the recognition of pre-given cultural “contents” and customs, held in a time-frame of relativism ; it gives rise to anodyne liberal notions of multiculturalism, cultural exchange, or the culture of humanity » (p. 268) ; Rita Laura Segato reprend cette idée sous l'étendard du « multiculturalisme anodin », p. 106 de « La monocromía del mito, o dónde encontrar África en la Nación », in *La Nación y sus Otros. Raza, etnicidad y diersidad religiosa en tiempos de Políticas de la Identidad*, Buenos Aires, Prometeo, 2007, p. 99-130. (N.d.T.)

2. Rita Laura Segato, *La Nación y sus Otros*, op. cit.

Nord géopolitique¹ semblent avoir décidé que la période actuelle réclame un changement de discours par rapport à la décennie antérieure ? Ils endossèrent alors un multiculturalisme voué à donner naissance à des élites minoritaires – issues des Noirs, des femmes, des Hispaniques, des populations LGBT+, etc. – sans pour autant modifier les processus de production de richesse ni les modèles d’accumulation et de concentration du capital, et par conséquent sans altérer le fossé croissant entre les riches et les pauvres du monde. En d’autres termes, si la décennie inoffensive de la « démocratie multiculturelle » ne produisait aucun effet sur la machine capitaliste, mais permettait uniquement l’émergence de nouvelles élites et de nouveaux consommateurs, pourquoi est-il désormais nécessaire de l’abolir et de décréter une nouvelle ère régie par un moralisme chrétien familialiste, curieusement propice au bellicisme des fondamentalismes monothéistes d’autres régions du monde ? Probablement parce que si le multiculturalisme n’a pas entamé les fondations de l’accumulation capitaliste, il a très certainement menacé de saboter le principe des rapports sociaux de sexe. Les adversaires de notre projet historique ont découvert, y compris même avant nombre d’entre nous, que le pilier, le ciment et la pédagogie de *tout pouvoir* – du fait de sa profondeur historique qui le rend fondateur et de sa réactualisation structurelle continue – se trouvent au cœur du patriarcat.

En tant qu’anthropologue et avec l’écoute ethnographique au cœur de ma boîte à outils, ces pages présentent une ethnographie du pouvoir dans sa forme fondatrice et récurrente : une ethnographie du patriarcat. Le mandat de masculinité² se manifeste ici

1. Le Nord renvoie ici aux États-Unis d’Amérique. (*N.d.T.*)

2. « Mandat de masculinité » est la traduction littérale de *mandato de masculinidad*, qui renvoie au double sens de *mandato* en tant qu’injonction d’une part et en tant que décret colonial d’autre

comme la première des pédagogies permanentes d'expropriation de la valeur et donc comme pédagogie de la domination. Mais comment ethnographier le pouvoir, face à la stratégie habituelle de ses détenteur-riche-s qui scellent entre eux-elles un pacte de silence entre pairs, pacte quasi infaillible dans toutes ses mises en scène – patriarcale, raciale, impériale, métropolitaine ? On ne saurait l'appréhender que dans la récurrence de certains de ses effets qui nous permettent de mieux déchiffrer l'orientation de son *projet historique*¹. La violence patriarcale, c'est-à-dire la violence misogyne et homophobe de cette modernité tardive et décisive – de notre ère des Droits humains et de l'ONU – se révèle précisément comme un symptôme et elle ne cesse de se répandre, malgré les remarquables victoires, notamment écrites, obtenues. Dans les écrits s'exprime pleinement, dans une graphie soignée et parfaitement lisible, l'arbitraire exponentiel d'un monde marqué par « lepropriétariat² », une nouvelle forme de seigneurie, résultant de la concentration accélérée et de l'expansion d'une sphère de contrôle sur la vie que je décris sans aucune hésitation comme *paraétatique*. J'en explique les raisons plus spécifiquement dans le deuxième essai de cet ouvrage. À travers ses crimes, le capital, sous sa forme actuelle, exprime l'existence d'un ordre régi par l'arbitraire, exhibant le spectacle de la

part, ce qui connote la formulation dans un contexte colonial. Selon Segato, qui comprend et parle le français, la seule notion d'« injonction de masculinité » aurait pour effet de déshistoriciser cette locution et de détacher le pouvoir mandataire des structures étatiques et bureaucratiques qui ont renforcé structurellement ce mandat patriarcal. (N.d.T.)

1. Rita Laura Segato, « La Crítica de la Colonialidad », in *Ocho Ensayos y una Antropología por Demanda*, Buenos Aires, Prometeo, 2015, p. 101-138.

2. « Dueñidad » est un néologisme pour désigner l'appropriation capitaliste à grande échelle des territoires, telle que les seigneurs, les lords ou les grands propriétaires terriens l'exerçaient autrefois. (N.d.T.)

possibilité d'une existence dénuée de grammaire institutionnelle ou, en d'autres termes, d'un échec institutionnel inévitable face aux niveaux sans précédent de concentration des richesses. En constatant le rythme de cette concentration des richesses dans cette dernière phase du capital, je suggère dans un troisième essai qu'il ne suffit plus de parler d'« inégalité », comme nous le faisons dans le discours militant de la période antisystème de la guerre froide. Le problème aujourd'hui est avant tout celui du « propriétaireat » ou de la *seigneurie*.

À la suite d'une période aux slogans multiculturels *a priori* puissants, il n'est pas facile de comprendre pourquoi il est si important et, apparemment, indispensable pour le projet historique de ces *propriétaires* de prêcher et d'insuffler à nouveau dans la société un fanatisme patriarcal militant, qui semblait pourtant avoir définitivement disparu. En Amérique latine, l'expression « idéologie du genre » est apparue récemment comme une catégorie d'accusation, notamment dans un projet de loi fédérale sur l'école au Brésil (« Loi de l'École Sans-Parti »), en attente d'être votée au Congrès national, bien que déjà en vigueur en tant que loi étatique dans certains États (comme celui d'Alagoas¹). Dans cette loi, l'unique paragraphe du premier article interdit « l'application des postulats de la théorie ou de l'idéologie du genre » dans l'éducation, ainsi que « toute pratique qui puisse compromettre, précipiter ou orienter la maturité et le développement harmonieux conformément à l'identité respective du sexe biologique ». L'extraordinaire effort de la nouvelle droite dans le champ du « genre », représentée par les factions les plus conservatrices de toutes les Églises, représentantes également du patronat extractiviste et factieux de l'agro-industrie et de l'industrie

1. État littoral du Nordeste dont la capitale est Maceió. C'est un des plus petits États et des plus orientaux sur le littoral atlantique brésilien. (*N.d.T.*)

minière, est pour le moins équivoque. Qu'ambitionne une telle surveillance à cette forme d'obéissance à la morale conservatrice du genre ? Quelles sont les fins visées par une telle stratégie ? Alors que je présentais une conférence à la Pontificia Universidad Católica de Minas Gerais, j'ai été agressée et menacée par un secteur de l'extrême droite catholique, dont le siège se trouvait en Espagne¹. À la suite de cet épisode, j'ai instantanément compris, avec effroi, que la cruauté du style et l'état d'esprit derrière ces arguments se rapprochaient de quelque chose que je connaissais déjà. Ils évoquaient – en lien avec la place des femmes –, la surveillance armée et la soif de persécution du fondamentalisme islamique. J'avais considéré celles-ci ailleurs comme la version la plus occidentalisée de l'islam, dans sa nature réactive et par conséquent dérivant de l'Occident dans son émulation de l'essentialisme identitaire et racialisant de la modernité occidentale².

J'en suis donc venue à me demander si nous ne devenions pas les témoins de la tentative de semer et faire élever en nous l'embryon d'une guerre religieuse semblable à celle qui détruit le Moyen-Orient, précisément en des temps où, comme je le suggère dans le deuxième essai, la décadence politique et économique de l'empire ne lui laisse que la guerre comme unique terrain d'expression d'une supériorité incontestable.

1. <http://infocatolica.com/?t=noticia&cod=26336>, 5 avril 2016 19 heures, consulté le mercredi 23 novembre 2016 à 14 h 07.

2. Rita Laura Segato, « Closing Ranks : Religion, Society and Politics Today », *Social Compass*, 55 (2), 2008, p. 203-215.

*Thème deux : pédagogie patriarcale,
cruauté et guerre contemporaine*

Dans le présent recueil mes formulations initiales sur le genre et la violence demeurent¹ : 1) l'expression « violence sexuelle » prête à confusion, car bien que l'agression s'exécute par des *moyens sexuels*, sa finalité n'est pas d'ordre sexuel, mais relève de l'ordre du pouvoir ; 2) il ne s'agit pas d'agressions qui naissent d'une pulsion libidinale, se traduisant ensuite en désir de satisfaction sexuelle. La libido se dirige, ici, directement vers le pouvoir et vers le mandat des pairs ou des confrères masculins qui exige une preuve d'appartenance au groupe ; 3) ce qui cautionne l'appartenance au groupe est l'extorsion d'un tribut aux femmes, qui passe depuis la position féminine vers la masculine, en consolidant leur position respective comme résultat de ce processus ; 4) le mandat de masculinité établit une fonction à la structure hiérarchique analogue à celle de l'ordre mafieux ; 5) à travers ce type de violence, le pouvoir s'exprime, s'exhibe et se consolide de manière cruelle face au regard public ; il représente ainsi une forme de violence expressive et non instrumentale.

Malgré les débats récents sur ce thème, je reste ici convaincue que le patriarcat, ou l'inégalité des rapports sociaux entre les sexes, est la structure politique la plus archaïque et constante de l'humanité. Cette structure ajuste les rapports entre toutes sortes de positions différenciées de prestige et de pouvoir. Bien que capturée, cette configuration différenciée des rapports sociaux entre les sexes se voit radicalement exacerbée et transformée en un régime élevé de létalité par le processus de conquête et par l'intermédiaire d'un *patriarcat de basse intensité* ou de *faible impact* – durant l'ère

1. Rita Laura Segato, *Las Estructuras elementales de la violencia*, Buenos Aires, Prometeo, 2003, 2^e éd., 2013.

coloniale/moderne¹. L'expression patriarcale/coloniale/modernité décrit correctement la primauté du patriarcat sur les autres pouvoirs pour s'approprier le corps des femmes, considéré comme sa première colonie. La Conquête elle-même aurait été une entreprise impossible sans l'existence préalable de ce patriarcat de basse intensité, qui rend les hommes dociles vis-à-vis du mandat de masculinité et donc vulnérables face à l'exemplarité d'une masculinité victorieuse. Les hommes des peuples vaincus constitueraient ainsi une pièce charnière entre deux mondes, tiraillés entre deux loyautés : loyauté à leur peuple d'une part, et au mandat de masculinité, d'autre part.

Dans cette analyse, le genre est la forme ou la configuration historique élémentaire de tout pouvoir au sein de l'espèce humaine et donc de toute violence, puisque le pouvoir est le résultat d'une expropriation inévitablement violente. C'est pour cela même que démonter cette structure est la condition de possibilité de n'importe quel processus capable de réorienter l'histoire dans le sens même d'une *éthique de l'insatisfaction*². J'ai décrit ailleurs cette cristallisation archaïque, à la

1. La théorie de la colonialité du pouvoir a été formulée par le chercheur péruvien Aníbal Quijano, dont l'œuvre est essentiellement écrite en espagnol et n'a pas ou très peu été traduite en France encore. Son usage particulier du « / » entre certains termes comme « modernité/colonialité » participe d'un effort de déconstruction visuelle de certains termes et concepts, ici celui de modernité, qu'il va juxtaposer comme dans un miroir critique à un autre terme, ici la colonialité. Voir la traduction de Jim Cohen de l'un de ses textes phares : Quijano Aníbal, « "Race" et colonialité du pouvoir », *Mouvements*, 51(3), 2007, p. 111-118. DOI : 10.3917/mouv.051.0111. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-3-page-111.htm>. Voir aussi entrée sur « Quijano, Aníbal » dans *Un dictionnaire décolonial des Éditions science et bien commun*. En ligne <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/quijano-anibal/>. (N.d.T.)

2. Rita Laura Segato, « Antropologia e direitos humanos : alteridade e ética no movimento de expansão dos direitos universais », *Mana. Estudos de Antropologia Social*, 12 (1), 2006, p. 207-236.

temporalité extrêmement lente, bien que pleinement historique, par l'expression *préhistoire patriarcale de l'humanité*¹. Le constat de l'existence d'une formule mythique présente dans le monde entier qui raconte le moment, assurément historique – puisque s'il ne l'était pas, il n'apparaîtrait pas aujourd'hui sous la forme d'un récit – où la femme est vaincue, dominée et disciplinée, c'est-à-dire placée dans une position de subordination et d'obéissance, corrobore mon propos de l'antériorité et de l'universalité du patriarcat. Au-delà du récit biblique de la Genèse, bon nombre de mythes des origines de différents peuples racontent cette même et incontestable histoire. Dans le cas d'Adam et Ève, le fait de manger la pomme les arrache à leur terrain de jeu édenique de plaisirs illimités et de fraternité incestueuse, chacun d'entre eux étant ensuite puni par... la conjugalité. Les mythes disséminés sur tous les continents, Xerente, Ona, Baruya, Massaï, etc., y compris l'énoncé lacanien d'un phallus qui serait féminin, mais que l'homme « détiendrait », conformément au récit mythique. Tous nous parlent très tôt d'un événement fondateur, car commun². Il pourrait s'agir de la transition vers l'humanité, au moment où celle-ci n'apparaît pas encore divisée, avant la dispersion de ses lignages et la prolifération de ses peuples. Ce fut l'ère où la prééminence musculaire des mâles se transformait en supériorité politique, dans la longue transition allant d'un programme naturel vers un programme civilisateur, c'est-à-dire historique. La profondeur du temps a compressé en une synthèse mythique ce qui pourrait être un récit historique.

Cela nous incite à penser que tant que nous ne déconstruirons pas le ciment patriarcal qui fonde toutes les inégalités et expropriations de valeur au cœur de la structure de tous les pouvoirs – économique, politique,

1. Segato, *Las Estructuras elementales de la violencia*, op. cit.

2. *Ibid.*

intellectuel, artistique, etc. –, tant que nous n'ouvrirons aucune brèche définitive dans la cristallisation de la préhistoire patriarcale de l'humanité, aucun changement important dans la structure sociale ne semble être possible – précisément car cela n'a jamais été possible. C'est pourquoi, malgré tous les efforts dans le champ juridique institutionnel moderne, les rapports sociaux entre les sexes ont une structure genrée, qui n'est autre jusqu'à nos jours que l'ordre patriarcal fondé sur le principe de l'histoire. Ces rapports montrent aujourd'hui comme jamais leur caractère tragique et impérieux malgré tous les efforts menés dans le domaine juridique et institutionnel moderne. Cela nous mène au thème de la transformation coloniale de cette structure et, pour revenir au présent, à la question de la colonialité permanente des États *criollo*/républicains¹ sur notre continent latino-américain.

Le processus de conquête et de colonisation a opéré un virage ou un tournant qui exacerbe le modèle hiérarchique initial. J'aborde spécifiquement ce processus dans le quatrième chapitre de cet ouvrage. L'homme avec un petit « h » du monde tribal, avec ses activités et ses espaces propres, se transforme en Homme avec un grand « H » dans la sphère publique coloniale/moderne, synonyme et paradigme de l'Humanité. À la suite du tournant décolonial, qui a infléchi la conscience historique et sociologique, avec Aníbal Quijano, j'adopte à mon tour l'expression « moderne », précédée par le terme « colonial » pour exprimer la nécessité de comprendre l'événement « américain » comme condition de possibilité de la modernité, mais aussi du capitalisme².

1. Du portugais *crioulo*, le mot naît au xvi^e siècle pour désigner les enfants des Européens nés sur le continent américain. Segato prolonge ici l'usage du « / » de Quijano. (N.d.T.)

2. Rita Laura Segato, « Anibal Quijano y la Perspectiva de la Colonialidad del Poder », in *La Crítica de la Colonialidad en Ocho Ensayos y una Antropología por Demanda*, Buenos Aires, Prometeo, 2015, p. 35-58.

À partir de cette mutation historique de la structure du genre, en même temps que le sujet masculin devient le modèle de l'humain et le sujet d'énonciation paradigmatique de l'espace public, c'est-à-dire, de tout ce qui est doté de *politicité*¹, d'intérêt général et de valeur universelle, l'espace des femmes et tout ce qui est lié à la sphère domestique, se vide de sa propre *politicité* et des liens d'attachement et de proximité, responsables et réciproques² dont elles jouissaient dans la vie communautaire. L'espace domestique devient la marge et le reliquat en politique. Il acquiert ainsi les attributs de l'intime et du privé, qu'il n'avait pas auparavant. C'est à partir de cette mutation que la vie des femmes endosse la fragilité qu'on leur connaît. Leur vulnérabilité et leur létalité s'installent alors et ne feront qu'augmenter jusqu'à nos jours.

Vu à travers ce prisme, l'État révèle son ADN masculin. Celui-ci découle de la transformation d'un espace réservé aux hommes et à leur rôle précis – la politique dans la sphère communautaire, intercommunautaire et, plus tard, face au front colonial et à l'État national, dans un espace englobant toute la réalité pour isoler tout ce qui se prétend doté de *politicité*. La généalogie de cette

1. Le concept de « *politicité* » est entré en sciences sociales au début du *xxi*^e siècle en France et en particulier pour « s'élever contre une vision qui prétend isoler le politique des autres sphères de la vie sociale », voir l'habilitation à diriger des recherches (HDR) de Denis Merklen, *Politicité et sociabilité. Quand les classes populaires questionnent la sociologie et la politique. Volume II-Mémoire Principal*. En ligne <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01609096/document>. (N.d.T.)

2. La locution anthropologique employée ici est « *vínculos corporados* ». Elle renvoie au fait que dans les sociétés à structure communale, nombre de tâches sont réalisées par des « *corporate groups* » ou « *membres associés d'un groupe* ». L'autrice les distingue des « *corporations* », terme qu'elle réserve aux structures propres des associations dans la société de masses. Le « *corporate group* » communautaire est une association régie par les règles de la réciprocité et de l'attachement propre au monde rural. (N.d.T.)

sphère « universelle et publique », dans ce qu'elle englobe, provient de cet espace dédié aux hommes, transformé à travers le processus de construction et d'expansion de la coloniale/modernité. La matrice de la dualité régulée par la réciprocité mutuelle devient la matrice moderne binaire, dans laquelle toute altérité se définit en fonction de l'Un alors que l'Autre, quel-le qu'il soit, devra être passé au tamis du référent universel.

Comme je l'ai démontré antérieurement¹ et comme j'y reviens dans le troisième chapitre de ce recueil, ce processus de mutation de la relation masculin-féminin est passé d'une logique hiérarchique à une logique englobante, et a été accompagné d'une transformation du champ sexuel et de la signification de la sexualité. L'accès à la sexualité s'est vu contaminé par l'univers du crime et de la cruauté – pas seulement l'appropriation des corps, leur annexion tels des territoires, mais aussi leur *damnation*. La conquête, la prédation et le viol sont les damnations qui s'accordent et perdurent ainsi en tant qu'idées connexes qui traversent la période de formation des Républiques jusqu'à nos jours. La pédagogie masculine et son mandat de masculinité se transformèrent en *pédagogie de la cruauté*², rouage de la cupidité expropriatrice du capital car c'est la répétition de scènes violentes qui produit un effet de normalisation du passage à la cruauté. Elle promet ainsi de faibles seuils d'empathie au sein de la population indispensable à l'entreprise prédatrice, comme le suggère Andy Warhol dans une de ses citations célèbres : « Plus on regarde exactement la même chose, plus elle se vide de son sens, et plus on se

1. Rita Laura Segato, « El sexo y la norma : frente estatal-empresarial-mediático-cristiano », in *La Crítica de la Colonialidad en Ocho Ensayos y una Antropología por Demanda*, op. cit., p. 101-138.

2. Rita Laura Segato reviendra ultérieurement sur cette notion dont elle fera le titre de l'un de ses derniers ouvrages : *Contrapedagogías de la crueldad*, Prometeo Libros, 2018, à paraître aux Éditions Payot. (N.d.T.)

sent bien et léger¹. » La cruauté ordinaire est directement proportionnelle à l'isolement des citoyen·ne·s parce qu'elle les rend insensibles.

Comme je l'affirme dans ce troisième chapitre, dans la phase apocalyptique actuelle du capitalisme, l'accélération de la concentration du capital démolit la fiction institutionnelle qui offrait auparavant une grammaire stable pour une vie en société. Plus que « d'inégalités », c'est l'idée d'une *seigneurie*, dans une *nouvelle féodalisation* des territoires gigantesques, qui lance ses griffes prédatrices sur les derniers espaces communs de la planète. Et c'est précisément l'ombre de la sexualité en tant que crime qui offrira son langage aux profits lucratifs pactés et cachés dans ce que j'appelle la *seconde réalité* (voir chapitre 2). Car si le pacte et le mandat de masculinité ne légitiment rien, ils protègent et dissimulent finalement toutes les autres formes de domination et d'abus, qui y sont cultivées et qui en découlent. Ce que j'ai dit à propos de Ciudad Juarez [au Mexique] peut aussi s'appliquer à la logique de la traite et de la mise en esclavage sexuel : tous les secrets mafieux qui recouvrent aujourd'hui le chemin de l'accumulation du capital sont scellés dans cet espace lugubre et funeste.

Aujourd'hui, la traite à des fins d'esclavage sexuel – différente à plusieurs égards de celle qui a frappé les pays d'immigration dans les premières décennies du XX^e siècle, comme je le maintiens dans l'entretien inclus en annexe – illustre cette idée. En effet, son rendement ne réside pas exclusivement dans la comptabilité des bénéfices matériels que l'on peut en extraire, mais aussi dans ce qu'elle permet de dissimuler à l'ombre des pactes de silence et d'une complicité structurante. Les économies symbolique et matérielle s'entremêlent (argument que je développe dans le premier essai). Le

1. Dans sa version originale dans le texte en espagnol : « The more you look at the same exact thing, the more the meaning goes away, and the better and emptier you feel. » (*N.d.T.*)

corps des femmes y assure le relais entre les profits matériels et la capacité de maîtrise juridictionnelle, qui s'exprime dans un ordre moral où le rapport sexuel renforce la solidarité des propriétaires entre eux tout en leur garantissant la capacité de nuire impunément. Les deux premiers essais de cet ouvrage suggèrent que dans la traite et dans les féminicides, caractéristiques de l'ordre belliciste mafieux ainsi que de la sphère para-étatique qui se déploie sur tout le continent, ce n'est pas juste la matérialité du corps des femmes qui est dominée et commercialisée, mais aussi son rôle dans le maintien des pactes de pouvoir. C'est probablement pour cela que, malgré tous nos efforts, ce commerce, matériel et symbolique, ne peut être aboli.

Cela joue sans aucun doute un rôle dans les guerres contemporaines informelles, et dans leur « féminisation ». Selon différent·e·s auteur·rice·s que je cite, la profanation du corps des femmes est une méthodologie utilisée dans les nouvelles formes de guerre. J'ai réalisé une expertise anthropologique dans une perspective genrée sur les crimes d'esclavage sexuel et domestique d'un groupe de femmes guatémaltèques mayas q'eqchi'és commis à Sepur Zarco¹. J'ai alors constaté comment cette « méthode » de destruction du corps social à travers la profanation du corps féminin a eu un rôle important dans le génocide perpétré par l'État autoritaire pendant le conflit armé des années 1980 au

1. Sur la base militaire de Sepur Zarco, les femmes autochtones étaient forcées à réaliser les tâches domestiques douze heures par jour sans compensation financière. Elles étaient systématiquement violées par les soldats ; la nudité et les mariages forcés étaient également des pratiques répandues. À plusieurs reprises, elles ont reçu des injections de contraceptifs durant leurs heures de travail. Pour plus de précision sur la chronologie des événements, voir le rapport de l'ONU Femmes : « Affaire Sepur Zarco : Les femmes guatémaltèques qui se sont levées pour obtenir justice dans un pays déchiré par la guerre », <https://www.unwomen.org/fr/news/stories/2018/10/feature-sepur-zarco-case>. (N.d.T.)

Guatemala¹. Ce fut une stratégie, issue d'un « manuel de guerre² », qui n'avait rien à voir avec l'ordre hiérarchique d'un patriarcat de faible intensité, propre aux foyers paysans et indigènes. Dans cette guerre sur le corps des femmes devint flagrante la puissance expressive de la létalité et son caractère délibéré puisque programmé par des stratèges dans leurs laboratoires et exécuté de manière chirurgicale par une chaîne de commandements. Elle révèle de manière évidente le rôle joué par les femmes dans les guerres mafieuses ou répressives, élargissant la sphère du contrôle paraétatique sur les populations.

Par ailleurs, à l'ère de la cruauté pédagogique et de ses fonctions, c'est sur le corps des femmes – ou des enfants – que la cruauté se précise comme message, parce que pour un imaginaire archaïque ces corps ne représentent pas l'adversaire de la guerre, mais prennent la place d'un tiers « innocent » aux affaires de la guerre. C'est pour cela qu'en tant que victimes sacrificielles, leurs corps scellent un pacte de complicité avec le pouvoir et mettent en spectacle le caractère arbitraire de ce pouvoir exhibitionniste. Je propose dans le cinquième chapitre de cet ouvrage le terme *fémigénocide* pour définir le caractère public de ce type de violence féminicide, qui ne doit pas être confondu avec les agressions établies entre personnes qui se

1. Rita Laura Segato, *Juicio Sepur Zarco : Peritaje antropológico cultural de género, partes 1, 2 y 3*, 2016. En ligne : http://www.ivoox.com/juiciosepurzarco-parte1-peritaje-antropologico-cultural-genero_rf_10549052_1.html ; http://www.ivoox.com/juiciosepurzarco-parte2-peritaje-antropologico-cultural-genero_rf_10548803_1.html ; http://www.ivoox.com/juiciose-purzarco-parte3-peritaje-antropologico-cultural-genero_rf_10491443_1.html.

2. Rita Segato fait référence ici aux documents du « plan Sofia » : documents de campagnes militaires datés d'août 1982 et rendus publics en 2009. Ce « manuel de guerre » contient le détail des ordres d'extermination de la population indigène maya, menée au cours de l'été 1982 par l'armée guatémaltèque, sous le commandement d'Efraín Ríos Montt. Ils témoignent du génocide de l'armée contre les communautés indigènes du Guatemala. (*N.d.T.*)

connaissent. Cependant, j'ajoute ici qu'en raison de l'intersectionnalité des différentes formes d'oppression et de discrimination, nous pourrions le joindre à la catégorie *africanidade* de la grande théoricienne brésilienne noire disparue prématurément, Lélia González¹, et parler d'*améfricafémigénocide*². Nous pourrions aussi le faire avec celle de « juvénicide », utilisée par Rossana Reguillo et d'autres auteur·rice·s mexicain·e·s³, pour *in fine* aboutir à *améfricajuvénifémigénocide* et désigner ainsi l'exécution cruelle et sacrificielle, non utilitaire, mais expressive de la souveraineté, acte par lequel le pouvoir exhibe son autorité discrétionnaire et juridictionnelle.

Les crimes du patriarcat traduisent, en somme, les différentes formes actuelles du pouvoir, l'arbitraire sur la vie exercé par les propriétaires, ainsi que la permanente *conquêtualité*⁴ violatrice et expropriatrice, comme je préfère la désigner dans le troisième chapitre. Le terme semble en effet plus juste que celui de *colonialité* et en particulier à partir de situations comme la guerre répressive guatémaltèque, la Côte pacifique colombienne ou le peuple martyr Guarani Kaiowa du Mato Grosso au Brésil, entre autres réalités du continent, qui permettent de conclure qu'il est faux de penser que le processus de Conquête aurait un jour pris fin.

1. « Lélia » dans l'original. (N.d.T.)

2. Lélia González, « A categoría político-cultural de amefricanidade », *Tempo Brasileiro*, n° 92/93 (janvier/juin), 1988, p. 69-82.

3. José Manuel Arce Valenzuela (coord.), *Juvenicidio. Ayotzinapa y las vidas precarias en América Latina y España*, Guadalajara, ITESO, El Colegio de la Frontera Norte et Ned Ediciones, 2015 et Rossana Reguillo, « La turbulencia en el paisaje : de jóvenes, necropolítica y 43 esperanzas », *Juvenicidio. Ayotzinapa y las vidas precarias en América Latina y España*, Guadalajara, ITESO, El Colegio de la Frontera Norte et Ned Ediciones, 2015, p. 59-77. En ligne : https://geopolitica.iiec.unam.mx/sites/geopolitica.iiec.unam.mx/files/2018-07/la%20turbulencia%20en%20el%20paisaje_reguillo.pdf.

4. En espagnol « conquistualidad » est un néologisme de Rita Segato pour désigner un processus de conquête permanent plus précis que le terme « colonialité » qui en évacue le processus et donc la méthode au profit des effets. (N.d.T.)

À la question comment enrayer la guerre, entendue comme scénario de guerre informelle qui se déploie aujourd'hui dans toute l'Amérique latine, je réponds : en déconstruisant, avec la collaboration des hommes, le mandat de masculinité. En d'autres termes, en démontant le patriarcat, on comprend que c'est la pédagogie de la masculinité qui rend possible la guerre et que sans paix dans les rapports sociaux de sexe, aucune paix véritable n'est possible.

Thème trois : le patriarcat, pilier central masqué de la structure de tous les pouvoirs

Ce qui masque le rôle central des rapports sociaux entre les sexes dans l'histoire c'est précisément le caractère binaire de la structure qui rend la Sphère Publique englobante, totalisante, supérieure à son altérité perçue, elle, comme résiduelle et relayée au domaine personnel, privé. Il s'agit en d'autres termes de la relation entre la vie politique et la vie en dehors de la politique. Ce binarisme détermine l'existence d'un univers dont les vérités sont dotées de valeur universelle et d'intérêt général et dont l'énonciation est supposée provenir de la figure masculine. Ses *autres* sont conçus comme dotés d'une importance spécifique, marginale et minoritaire. L'immense hiatus, entre l'universalité centralisée d'un côté, et le résiduel *minorisé* de l'autre, configure une structure binaire oppressive et, par conséquent, intrinsèquement violente, ce que d'autres ordres hiérarchiques ne sont pas. Tel que je l'affirme dans le cinquième chapitre, c'est précisément par cette mécanique de minorisation à l'œuvre dans la structure binaire de la modernité que les crimes contre les femmes et la position féminine dans l'imaginaire patriarcal colonial/moderne ne parviennent pas à trouver leur juste place au sein du Droit, ni à atteindre pleinement leur caractère public.

En ce sens, nous pourrions même nous risquer à dire (et l'idée serait à développer ailleurs) que le bûcher des sorcières dans l'Europe médiévale n'est pas équivalent aux féminicides contemporains. Alors que le premier représentait une condamnation publique du genre, les contemporains, bien qu'exécutés au milieu du vacarme, du spectacle et des règlements de comptes des guerres paraétatiques, ne parviennent jamais à échapper à une lecture privée, issue de l'imaginaire des juges, des procureur·e·s, des rédacteur·rice·s en chef de journaux ou de l'opinion publique en général.

C'est pour cela que nous pouvons affirmer que la modernité est une énorme machine à produire des anomalies en tout genre, qui devront ensuite être passées au tamis du référent universel. En mode multiculturel, ces anomalies sont réduites, ordonnées et classifiées en termes d'*identités politiques iconisées*. Une fois conformes, elles peuvent alors être réintroduites dans la sphère publique en tant que sujets possibles¹. Tout ce qui ne s'adapte pas à cet exercice de travestissement modulable à la matrice déjà existante – qui opère comme une grande transformation – restera une anomalie délocalisée et souffrira l'expulsion et l'exil de la sphère politique. C'est de cette manière que la modernité, avec son État issu d'une généalogie patriarcale, offre un remède aux maux qu'elle a elle-même produits. La modernité rend d'une main, sous une forme moindre, ce qu'elle avait retiré de l'autre et, dans le même temps, confisque par ce geste ce qu'elle semblait offrir. Dans ce contexte, la différence radicale, qui ne caractérise ni une fonction ni un type au regard du pacte colonial/moderne/capitaliste, ne saurait être négociée, alors qu'elle peut l'être, – et de fait, l'est constamment, dans l'espace communautaire propre aux peuples amérindiens du continent.

1. Rita Laura Segato, *La Nación y sus Otros*, op. cit.

Avec son préalable colonial et sa sphère publique patriarcale, la modernité est une machine génératrice d'anomalies et exécutrice de purges : elle valorise la norme, comptabilise la peine, catalogue les souffrances, patrimonialise la culture, archive l'expérience, monumentalise la mémoire, fondamentale les identités, chosifie la vie, mercantilise la terre, aplatit les temporalités (voir l'ensemble de critiques analogues dans l'ouvrage coordonné par Frida Gorbach et Mario Rufer¹).

Le chemin n'est donc autre que celui qui permet de démasquer le binarisme de cette matrice coloniale/moderne, reproduite dans de multiples autres binarismes, dont le plus cité est celui du genre. Il s'agit de le désagréger, de renoncer à croire en un État duquel on ne peut attendre qu'il se défasse de ses principes constitutifs destinés à détourner la politique de la pluralité de ses styles et procédés. Ceci est particulièrement vrai dans le contexte latino-américain, dans lequel les États républicains fondés par les élites *criollas* n'ont pas vraiment opéré de rupture avec l'administration coloniale, comme a voulu nous le faire croire le récit historique et mythique. Ils s'inscrivent au contraire dans une continuité où le gouvernement, désormais proche géographiquement, s'est établi pour hériter des territoires, des biens et des populations auparavant aux mains de l'administration coloniale d'outre-mer. Ce que l'on appelle « les Indépendances » n'ont été rien d'autre que le transfert de ces biens d'un lieu (là-bas) à un autre (ici). Un aspect fondamental demeure néanmoins : le caractère ou le sentiment d'extériorité des administrateurs avec ce qui est administré. Cette extériorité, inhérente à la relation coloniale, renforce l'extériorité et la distance de la sphère publique et de l'État avec les

1. Frida Gorbach et Mario Rufer (coord.), *(In)disciplinar la investigación. Archivo, trabajo de campo y escritura*, Mexico DF, Siglo XXI et Universidad Autónoma Metropolitana, 2016.

populations administrées. Les gouvernés deviennent inexorablement marginalisés et isolés, intensifiant le hiatus évoqué plus haut et la vulnérabilité d'une gestion totalisante des populations.

Nos États ont été édifiés pour que les richesses passées en revue puissent être appropriées par les élites fondatrices. Aujourd'hui encore, ce penchant pour l'appropriation est caractéristique de leur structure, de telle manière que, quand quelqu'un n'appartenant pas à ces élites entre dans le champ étatique, il en devient lui-même membre et prend part de manière implacable à ce mode de gestion toujours extérieur et imposé. La foi civique entre alors inévitablement en crise. En ce sens, le sujet fondateur de nos Républiques latino-américaines, – c'est-à-dire le « *criollo* » – n'est pas un champion de la démocratie et de la souveraineté, comme l'histoire le promet. Il est au contraire le sujet de quatre caractéristiques qui entérinent son extériorité à la vie : il est raciste, misogyne, homophobe et spéciste.

L'argument développé dans le quatrième essai de ce recueil suggère ainsi une inversion de la célèbre formule inclusive des Droits humains : « différents, mais égaux ». Fondée sur la structure explicitement hiérarchique des mondes communautaires, je formule l'alternative suivante : « inégaux, mais différents ». Je suggère ici d'opérer un virage dans la compréhension du slogan féministe des années 1970 : « Le privé est politique. » Le chemin que je propose dans le troisième chapitre n'est pas de traduire le domestique en termes publics, ou sa transformation par la grammaire publique pour lui faire atteindre un certain degré de politicalité. Je suggère plutôt de parcourir le chemin inverse : de « domestiquer la politique », de la débureaucratiser, de l'humaniser selon les pratiques domestiques et d'une domesticité repolitisée. Les échecs constants des stratégies de prise du pouvoir, par la force ou par les élections, pour reconduire l'histoire,

indiquent que ce n'est probablement pas le bon chemin. Nous ne sommes jamais arrivés à bon port en nous emparant du pouvoir étatique, car c'est la structure même de l'État qui finit par imposer à ses opérateur-riche-s sa raison d'être, celle du siège de l'élite administratrice qui est, de plus pour nous, coloniale. Il faut que soient reconnues et réutilisées la pluralité des espaces et la diversité des politicités offerte par la vie communale, en considérant la différence au sein de l'activité politique des hommes – au village, entre les villages et face au front colonial. En attendant, le chemin doit être ambigu, au sein et en dehors du champ étatique, avec des politiques intra et extra-étatiques, issues directement de la population organisée, recréant des liens, reconstruisant les communautés blessées et démembrées par le processus d'intervention coloniale et étatique, appelé « modernisation ».

En déconstruisant le binarisme public/privé, nous devons récupérer les technologies de sociabilité et une politique qui reprenne la clé perdue de la politique domestique, des « *oikonomias*¹ »². Il s'agit aussi de récupérer les styles de négociation, de représentation et de gestion développés et accumulés par l'expérience des femmes au fil de leur histoire, des femmes envisagées dans leur appartenance à un groupe différencié de l'espèce par la division sociale du travail. Il y a eu, sans aucun doute, des défaites. Mais plus grande encore est la défaite contemporaine des propriétaires sur le chemin de la catastrophe, à laquelle leur hostilité à la vie les conduit. Il ne s'agit pas d'essentialisme, mais

1. En référence à la pensée économique grecque sur l'économie domestique, du grec *oikonoμία* qui désigne étymologiquement « l'administration de l'économie » (de *oikos*, maison et *nomos*, gérer administrer). (N.d.T.)

2. Rita Laura Segato, « Cambio religioso y des-etnificación : la expansión evangélica en los Andes Centrales de Argentina », in *La Nación y sus Otros. Raza, etnicidad y diversidad religiosa en tiempos de Políticas de la Identidad*, op. cit., p. 203-242.